

PRISONNIER DE GUERRE

En 1938, Roger avait épousé Martina parce qu'il la désirait et parce qu'elle était la fille du patron. Quand on est simple menuisier dans une grande entreprise, cette différence sociale peut donner l'impression de n'être, au mieux, qu'un *ver de terre amoureux d'une étoile*... mais, au début, ce n'était pas de l'amour : un fantasme seulement, le rêve apparemment impossible d'un grand adolescent... car Roger, après tout, n'avait que dix-neuf ans à cette époque.

Plus beau et plus attirant qu'il ne le pensait lui-même, moins enclin que ses camarades à hurler des remarques stupides ou à se saouler ou encore à ricaner comme un demeuré, il attira effectivement les regards de la demoiselle, trouva le courage de lui demander un rendez-vous, et onze mois plus tard, il l'épousait.

Pour Roger ce fut l'époque de la découverte : vivre dans une maison confortable (prêtée par ses beaux-parents), posséder une voiture, un compte en banque, de l'argent dans son porte-monnaie... Il découvrit les soirées entre gens qui parlent d'autre chose que de boulot, de farces grossières, de cuites mémorables ou de matchs de foot.

Par ailleurs, Martina s'était révélée dotée d'un appétit sexuel insatiable. Avant son mariage, Roger, comme pratiquement tous les jeunes de son milieu, s'était vanté de conquêtes et de prouesses plus imaginaires que réelles, mais rien ne l'avait préparé à un volcan comme Martina. La fréquence et la variété de ses exigences le laissaient physiquement exténué et mentalement désorienté.

Au travail, il était maintenant contremaître. Il s'en tirait très bien, et ses anciens camarades ne le charriaient pas trop mais Roger devenait de plus en plus réservé, de moins en moins souriant. De bonnes âmes lui signalèrent que dans la journée

Martina sortait avec d'autres hommes, surtout s'ils possédaient de grosses voitures au siège arrière accommodant.

Plus tard, des amies avec qui Martina était effectivement sortie dirent à Roger qu'il ne s'agissait là que de ragots venant de grenouilles de bénitier rendues jalouses par la joie de vivre contagieuse qui émanait de la jeune femme.

Quand Martina tomba enceinte, son enthousiasme déclina, et Roger put se persuader qu'il allait enfin connaître les joies d'une vie de famille rasserenée, mais un bébé rigide et noir fut expulsé après seulement cinq mois de grossesse. Martina, dans d'horribles souffrances, mourut trois jours plus tard. L'autopsie démontra qu'un calcul gros comme un œuf et totalement insoupçonné, lui avait perforé la vésicule biliaire, empoisonnant le fœtus et provoquant une péritonite.

La mère de Martina plongea avec délectation dans les excès d'un comportement hystérique, allant jusqu'à hurler dans l'église, en pleine messe d'enterrement, que Roger avait tué sa fille. Le lendemain, il était limogé, et se retrouva seul dans un minuscule appartement qu'il avait dû louer à la hâte. Ce qui l'impressionna le plus, alors, fut le silence... pas seulement le silence dû au fait qu'il dormait seul ou que, dans la journée, il n'allait plus au travail, mais un silence intérieur semblable à celui qui suit l'audition d'un morceau de musique trop bruyant. Il savoura longtemps le baume d'un tel silence...

Martina, malgré tout, avait éveillé en lui le goût des relations sexuelles régulières, enthousiastes et constamment renouvelées au moyen d'audaces, d'exhibitionnisme et de fantasmes librement dévoilés. Il avait eu du mal à satisfaire pleinement Martina quand elle était en vie, mais maintenant elle lui manquait douloureusement. Quand il allait au cinéma, et qu'il voyait des couples s'embrasser sur l'écran, cela lui faisait tellement mal qu'il

en gémissait. Il se cachait la tête dans les mains et quittait la salle. Il cessa d'y aller...

Lorsqu'il faisait beau, il souffrait à la vue de jeunes femmes légèrement vêtues, ou de ce qui passait pour tel à cette époque. Il se surprit à regarder subrepticement sous la jupe d'une écolière qui s'était accroupie pour renouer le lacet d'une chaussure. "Mais qu'est-ce que j'ai ?" se demandait-il, "Suis-je déjà en train de devenir un vieux vicelard, à mon âge ?"

Retrouver du travail ne fut pas trop difficile et contribua à meubler son esprit, mais les nuits et soirées solitaires se transformèrent rapidement en de véritables tortures. Il commençait à comprendre pourquoi des ouvriers moins économes que lui pouvaient aller dépenser leur argent au café... Le café, cependant, ne l'attirait guère. Les soirées bruyantes passées entre hommes à jouer à la belote et boire de la bière ou de la piquette, en riant et en parlant de plus en plus fort, présentaient un contraste trop douloureux avec les dîners sous le pavillon du jardin, les conversations entre amis avec, à la main, un verre-ballon de cognac, les parties de tennis, les promenades en mer... Même le son étouffé des pénibles hésitations musicales de Martina tintinnabulant, au fond de la maison, sur le piano à queue, lui paraissait maintenant empreint d'une poésie mystérieuse appartenant à un monde quasi imaginaire, et qu'il ne reverrait jamais.

Roger avait un grand frère, Michel, et ce qui rendait ce dernier intéressant, c'était que, venant d'une famille catholique, mais peu pratiquante, il était, lui, devenu moine franciscain. Roger et Michel se voyaient peu ; leur dernière rencontre remontant aux funérailles de Martina. Roger écrivit à Michel et lui ouvrit son cœur, décrivant, en plusieurs pages d'une écriture maladroite, le déchirement que lui causaient l'absence de Martina, les affres de la solitude et les doutes qu'il entretenait sur son propre équilibre

mental. Après tout, à quoi sert un frère, surtout un frère qui est Frère ?

Michel ne se déroba point ; il répondit pleinement à l'appel de Roger. Il vint passer une semaine chez lui et fit même quelques demi-promesses alléchantes. L'une des tâches assignées à Frère Michel par le supérieur de son monastère, était de mettre sur pied, puis de s'occuper, de clubs d'adolescents et jeunes adultes. Tous les ans, entre autres activités, Michel organisait un voyage à Rome pour ceux et celles qui en avaient les moyens ; pour les autres, il se débrouillait afin d'obtenir l'aide d'organisations caritatives. Ces jeunes gens prenaient le train de Paris à Vintimille, et parcouraient le reste à pied, se contentant de logements de fortune arrangés à l'avance : salles de patronage, dortoirs de pensionnaires en vacances ou simples granges à foin. On s'arrêtait quelques jours à Assise, bien sûr.

L'idée de base ? On espérait que la combinaison de prières, cors aux pieds, cantiques, pique-niques, tourisme, ainsi que le mélange de toutes les classes sociales assaisonné d'épuisement physique quotidien ne pouvait que renforcer dans l'âme des pèlerins une solide allégeance à l'Église catholique. Ça marchait assez bien. Les jeunes en gardaient un souvenir ineffaçable. Ces voyages déguisés en pèlerinages étaient devenus de véritables agences matrimoniales ambulantes. On ne comptait plus les couples qui s'y étaient formés.

L'une des protégées de Frère Michel était une jeune femme qui s'appelait (on s'en serait douté) Marie. Née dans une famille de petite bourgeoisie ruinée par la Grande Guerre, Marie survivait, travaillant parfois comme couturière ou bonne d'enfant. Traumatisée par les expériences de son adolescence, elle s'était réfugiée dans une timidité maladive, plaçant tous ses espoirs en ses croyances religieuses. Le meilleur *argument de vente* avancé par Frère Michel, c'était que Marie n'était guère le genre de femme qui tromperait son époux. Roger serait tranquille de ce côté-là.

Tout se déroula comme prévu. Marie et Roger se rencontrèrent plusieurs fois et firent ensemble de longues promenades à pied, car ni l'un ni l'autre n'avait les moyens d'aller au restaurant.

Marie ne se considérait pas comme *une petite oie* car elle savait comment naissent les enfants, et ce qu'il faut faire pour en avoir mais son puritanisme l'avait convaincue qu'il ne s'agissait là que d'un *devoir conjugal*, rien de plus. Comme tous ceux qui lui avaient bourré la cervelle, elle déplorait que les hommes semblent trouver beaucoup de plaisir à l'acte sexuel (car, naturellement, il n'y avait qu'un seul et unique acte sexuel) et elle condamnait sans appel les femmes qui aiment « ça ». Elle expliquait à Roger qu'elle était bien décidée à faire de leur union un *mariage chrétien*.

Légèrement amusé, ce dernier s'était aisément convaincu qu'il ne serait pas trop difficile de lui faire aimer « ça ». En même temps, il était rassuré par cette rectitude et cette promesse implicite de stabilité et de loyauté. Malgré tout, elle l'intimidait. Il n'avait jamais réussi à lui faire prononcer un “je t'aime” ; il ne l'avait pas fait non plus, d'ailleurs. En avaient-ils envie l'un et l'autre ? Roger sentait confusément que sa deuxième épouse serait avare de ces chuchotements amoureux et impudiques qui créent de si délicieuses complicités entre un homme et une femme.

Impossible de savoir qui, de Roger ou de Marie, fut le plus déçu après quelques jours de lune de miel. Rien ne s'était passé avant le mariage, bien sûr, et Roger avait été tout à fait d'accord là-dessus ; non seulement afin de ne pas effaroucher Marie, mais aussi, et fort sincèrement, par respect pour ses croyances et convictions.

Au tout début, Roger s'était montré on ne peut plus tendre, compréhensif et peu exigeant. Il était loin d'être insensible aux sentiments et aux humeurs des autres. Il essayait de se mettre à la place de Marie ; se rendant compte par exemple que, pour une femme comme elle, perdre sa virginité devait être une expérience terrifiante.

Au bout de quelques jours cependant il trouva difficile de comprendre pourquoi Marie demeurait si distante. Elle ne lui permettait pas de la voir nue, ne se déshabillant jamais complètement devant lui, fermant à clef la porte de la salle de bain pendant qu'elle prenait une douche, puis éteignant la lumière dès que Roger se montrait un peu trop affectueux. Elle n'aimait ni embrasser ni se laisser caresser. Elle-même ne caressait pas. Marie était consciente de son *devoir conjugal*. Elle s'y était préparée comme un soldat se prépare à la bataille, et elle l'acceptait totalement... à condition que Roger ne *s'amuse* pas... à condition qu'il suffise de s'allonger sur le dos, immobile, dans le noir... à condition surtout que l'acte soit consommé en un temps record. Elle en vint rapidement à considérer que Roger était un pervers, et qu'il était de son devoir de le réformer.

Dans le petit appartement, les soirées, maintenant, étaient longues et chargées d'un pesant silence car tous deux pensaient sans le dire qu'ils avaient commis une terrible erreur, et qu'il était trop tard, et qu'il n'y avait plus moyen d'y remédier...

Roger, peu à peu, prit l'habitude d'aller au café. Il n'y dépensait pas beaucoup d'argent et ne se saoulait jamais mais il fit la connaissance d'un groupe d'ouvriers du bâtiment qui jouaient aux cartes. Ils ne pariaient même pas ; ils tuaient le temps, tout simplement et plaisaient, riaient, loin de *bobonne* ou de *la bourgeoise* comme ils disaient. Si toutes les *bobonnes* étaient comme la sienne, pensait Roger, l'attitude des ces hommes était logique. Il les avait réprouvés récemment. Il était comme eux maintenant.

Parfois le souvenir de Martina revenait le hanter pendant que l'un des joueurs réfléchissait. Qu'aurait-il été en train de faire, à ce moment-là, s'il avait encore habité « sa » maison ? Aurait-il cajolé ce beau bébé qu'ils attendaient ? Lui aurait-elle montré en riant (car elle riait souvent) comment changer une couche ? Aurait-ils, au contraire, assis sur le sofa, devant un feu de bois,

commencé à se caresser pendant que la radio diffusait de douces mélodies dans un coin du salon ?

Quand venait le tour de Roger de mettre une carte sur la table, on lui enfonçait un doigt dans les côtes pour le ramener sur terre. On disait qu'il "bobait". On se moquait de lui avec cet humour fatiguant et toujours un peu grossier de ceux qui, constamment, s'efforcent de dire quelque chose qu'ils croient drôle. "Alors, à quoi tu penses ? Aux cuisses de ta femme ?"

"Aux cuisses de la serveuse plutôt." Renchérissait un autre.

Vaincu, Roger souriait bêtement, s'excusant presque. Marie, elle, passait les soirées seule, lisant, raccommodant des chaussettes, repassant des chemises, acceptant son sort avec résignation mais aussi avec de brûlants regrets. Résignation car la vie ne l'avait pas gâtée ; alors, pourquoi cela changerait-il ? Regrets car le mariage tel présenté par les prêtres et les revues catholiques, aurait dû être un échange constant de dévotion et d'affection... mais d'affection correcte, sans instincts bestiaux, pas dans le style de Roger qui ne pensait qu'à « ça », lui. Considérant les absences prolongées de son époux, Marie commença d'en voir le bon côté : quand il était à la maison, il avait des idées. Il lui était même arrivé de vouloir faire l'amour dans la journée !

*

Leur problème, à tous deux, fut résolu par la guerre. Roger fut appelé dans une unité de cavalerie. Il n'était jamais monté à cheval, mais y prit goût. Il se découvrit même un don pour calmer les animaux nerveux.

À peine fut-il devenu un cavalier acceptable, qu'on le transféra vers un régiment de motocyclistes. Il n'était jamais monté sur une moto non plus, mais là aussi, s'en tira fort bien, parvenant même à imiter des figures de voltige équestre : se mettre debout sur la selle ou faire le poirier sur le guidon.

Tout ceci se passait à l'époque de *La Drôle de Guerre*. La France et l'Angleterre étaient techniquement en conflit armé avec l'Allemagne mais, pendant des mois, ne bougèrent pas d'un poil. L'Allemagne envahissait l'Autriche, la Pologne, la Tchécoslovaquie... Au lieu de lui rendre la vie difficile et de l'attaquer sur ses arrières, les alliés attendirent sagement qu'elle puisse se retourner contre eux avec toute la puissance dévastatrice de ses armées... ce qu'elle ne manqua pas de faire après avoir, sans se presser, choisi avec soin et son temps et son heure.

Quand le conflit éclata vraiment, l'unité de Roger fut déployée en mission de reconnaissance sur la Belgique. À moto (une machine équipée d'un échappement spécial qui la rendait presque silencieuse) Roger, douloureusement conscient de sa vulnérabilité, devait s'approcher le plus près possible de l'ennemi, observer et rendre compte. Un jour il fut repéré, mais réussit à s'échapper en coupant à travers une forêt. Il réfléchit plus tard que la seule raison pour laquelle il ne s'était pas écrasé contre un arbre ou ne s'était pas fait arracher la tête par une branche venait de ce que, tout comme « l'idée d'être pendu à l'aube », le son d'une mitrailleuse visant votre arrière-train « aiguise merveilleusement les facultés de concentration mentale ».

Le lendemain, la patrouille d'éclaireurs se réveilla complètement encerclée par une section d'Allemands goguenards. Roger fut l'un des premiers prisonniers de ce conflit et l'un des derniers à être libéré.

Il estima souvent par la suite que, d'une certaine façon, il avait eu de la chance. Il avait vu des gens battus, torturés, exécutés mais n'avait jamais, personnellement, subi de violences. Il avait appris l'allemand, pensant que cela pourrait lui être utile s'il s'évadait... mais ne s'évada pas. Les prisonniers étant parfois autorisés à emprunter des outils, il mit modestement ses talents de menuisier à contribution, ajustant des lattes de bois sur les

baraquements afin d'éliminer les courants d'air, réparant les lits superposés ou installant des étagères.

De temps en temps, la Croix Rouge Internationale arrivait à persuader les Allemands de laisser passer quelques lettres ou quelques colis, à condition qu'ils ne viennent que de la famille immédiate et qu'ils ne contiennent rien de « subversif ». Les épouses y donnaient des nouvelles de leur santé et du nombre de centimètres qu'avaient atteint les enfants. On avait le droit d'y répondre mais il ne fallait guère parler que de la pluie et du beau temps car le reste était censuré.

Marie envoya une photo d'elle-même. Roger l'avait prise avant son départ mais n'avait pas eu le temps de la faire développer. La tête entourée d'une écharpe, Marie était assise sur un muret près d'un chemin venteux et caillouteux. Elle portait une jupe noire à pois blancs et un gilet de laine sombre sur un corsage clair. Au même titre que la nourriture et les nouvelles, les photos étaient échangées et partagées entre les prisonniers de la chambrée. On trouva celle-là superbe, et Roger en ressentit beaucoup de fierté. Avec sa silhouette élégante, son fin visage mélancolique légèrement tourné de côté et son regard perdu vers l'horizon, Marie était vraiment belle. Comparée aux autres femmes et fiancées qui avaient, elles aussi, envoyé des photos, Marie avait de la classe.

Les rares lettres de Roger devinrent plus affectueuses. Il écrivit à Marie qu'elle lui manquait et elle, en retour, avoua qu'elle l'aimait et qu'elle ne vivait que pour son retour. Roger se mit à rêver d'une Marie changée par la guerre ; une Marie qui aurait enfin compris combien ses réticences étaient ridicules et insignifiantes face aux tragiques bouleversements dont ils venaient tous deux d'être témoins ; une Marie qui accepterait de faire l'amour au lieu de se contenter d'étreintes rapides, presque honteuses. Il espérait que de nouveaux besoins commenceraient à émerger en elle, une nouvelle conception de la vie et de la vie à deux en particulier.

Un an exactement après le jour « J », Roger était de retour chez lui après un long voyage dans des trains d'une lenteur exaspérante. Avec la canicule, l'odeur de charbon se mélangeait dans le compartiment à celle des corps en sueur, mais aussi aux relents de saucisson à l'ail et de gros rouge que de bonnes âmes offraient à chaque arrêt du train. Sortant épuisé de la gare, il entra en collision avec une jeune femme qui le serra dans ses bras à lui en couper le souffle. C'était Marie, pleurant et riant à la fois. Un tel débordement d'affection en public était de bon augure. Roger, à ce moment-là, aurait été bien incapable de faire l'amour avec qui que ce soit. Il n'en avait même pas envie mais, à un niveau purement abstrait, il savourait déjà une amélioration d'attitude dont l'existence semblait ne plus faire aucun doute.

Avec un optimisme renouvelé, il rentra chez lui et, après avoir bu presque un litre d'eau directement au robinet, entreprit de se déshabiller, de se broser les dents (ce qu'il n'avait pu faire depuis quatre ans), de se laver les cheveux, de se relaver les cheveux, de se raser puis de se savonner et de s'enfoncer dans un bain à la fois brûlant et mousseux où, entouré d'une véritable marée de crasse noire, il ferma les yeux et sombra dans un sommeil fiévreux.

Marie le réveilla, l'aida, tout cotonneux qu'il fût, à sortir de la baignoire, le frotta, le sécha et le conduisit vers le lit où il s'effondra et se rendormit immédiatement, ayant juste eu le temps de se demander ce que Marie avait pensé de son corps émacié aux côtes proéminentes et aux omoplates de squelette. Roger se souvint par la suite que, toutes les quatre ou cinq heures, il s'était traîné vers les toilettes pour vider sa vessie puis, comme un somnambule, s'était replongé avec délice dans une torpeur d'où il semblait qu'il ne pourrait jamais sortir. Migraineux, déshydraté, désorienté, il en sortit pourtant quelque vingt-quatre heures plus tard et savoura l'immense plaisir de sentir glisser sur sa peau des habits propres : un simple pyjama, en l'occurrence. Il but plusieurs verres d'eau à la suite et, un peu plus tard, se força à

manger quelque chose. Voilà des mois qu'il ne s'inquiétait plus des tiraillements de la faim, ou peut-être n'arrivait-il plus à les distinguer des autres tiraillements.

Se sentant alors beaucoup mieux, il s'offrit le luxe de se brosser les dents encore une fois puis de reprendre une douche. En se séchant avec une serviette tout ordinaire mais qui lui semblait être de grand luxe, une solide érection lui prouva que son organisme se rétablissait rapidement. "Marie" cria-t-il, "viens un peu voir cela." Maternelle, anxieuse, affectueuse, elle se précipita dans la salle de bain ; mais elle jappa : "Roger, ce n'est pas drôle."

"Marie, ça va beaucoup mieux. Je me sens vraiment de retour maintenant. Allons passer quelques heures au lit tous les deux."

"Quoi ? En plein jour ?"

"Quelle importance ?"

"Ça a énormément d'importance. Le Bon Dieu nous a sauvé la vie à tous les deux. Il nous donne une chance de rebâtir notre couple sur des bases solides, cette fois... sur des bases chrétiennes. On ne recommence pas une si belle chose par une orgie."

"Je t'assure que je ne pensais pas du tout à une orgie. Viens au moins m'embrasser."

"Rhabille-toi d'abord."

Pensif, désespéré, il ouvrit son armoire et se mit à la recherche des sous-vêtements et vêtements qu'il avait portés avant la guerre. Il s'habilla lentement puis, le cœur lourd, prit sa femme dans ses bras. "Marie, je t'aime. Voilà cinq ans que je pense à toi. Nous sommes mari et femme. Nous pouvons faire ce que nous voulons quand nous le voulons."

Sentant l'espoir s'échapper de lui comme l'eau qui s'écoule bruyamment d'une barque retirée du fond par une grue, il fut pris

de panique, secoua Marie par les épaules et répéta, ainsi qu'on s'adresse à une sourde : "Nous sommes mari et femme. Cela ne veut rien dire pour toi ?"

Elle se contentait de le regarder avec, aux lèvres, un petit sourire supérieur, un sourire de Mère Supérieure. "Bien sûr, nous sommes mari et femme mais le mariage est un sacrement, Roger, et il faut le vivre comme tel."

"Écoute Marie..."

Il s'interrompit, respira un grand coup puis, tremblant de tristesse, mais réussissant à se contrôler, il ajouta d'une voix blanche : "Je vais sortir. J'ai des gens à voir. Je serai de retour vers sept heures."

"C'est cela, détends-toi. Un peu d'air frais te fera du bien."

Dès que Roger fut parti, Marie s'activa : ce qu'elle avait économisé sur les coupons de rationnement, échangé avec les voisines, fait pousser dans le microscopique jardin qu'elle bichonnait derrière l'appartement ; tout ce que lui avait refile sa sœur (qui avait épousé un boucher), tout, absolument tout, fut consacré à produire le genre de repas auquel personne n'aurait pu s'attendre dans les circonstances. Elle sortit la plus belle nappe, la plus jolie vaisselle, et disposa un entrelacs de fleurs sur la table, comme elle l'avait vu faire dans une revue féminine.

Roger fut accueilli en héros par ses amis et anciens collègues. On se réunit spontanément chez l'un d'eux. Des bouteilles apparurent comme par enchantement, et Roger, qui n'avait plus l'habitude de l'alcool, s'étourdit rapidement. On alla chercher son ancien patron. "Roger !" Rugit celui-ci. "Non seulement tu peux revenir travailler chez moi mais j'ai grand besoin d'un contremaître. Qu'est-ce que tu en dis ?"

Il y eut des applaudissements. Les félicitations fusèrent. Les bouchons de champagne aussi.

“Quelle heure est-il ?” dit soudain Roger.

“Pourquoi ?”

“J’ai promis à Marie de rentrer vers sept heures.”

“Ne t’en fais pas pour Marie. Maintenant que tu es de retour, tu as largement le temps de lui porter sur les nerfs.”

Roger se laissa facilement convaincre et les festivités continuèrent jusqu’à minuit passé. Quand il rentra chez lui, il aperçut la table, les assiettes, les fleurs, les chandelles éteintes... tout ce qu’il fallait pour un tendre tête-à-tête. Marie était au lit, faisant semblant de dormir. Il choisit prudemment de s’étendre sur le canapé.

Au petit matin, il n’y eut pas de scène de ménage. Marie, les yeux rouges, énonça seulement d’une voix rauque : “Roger, tu m’as fait beaucoup de peine hier soir. Voilà cinq ans que je t’attends et pour notre premier repas ensemble, tu me laisses tomber.”

“Je sais exactement ce que tu ressens.” Maugréa-t-il.

Mais elle fit mine de ne pas comprendre. Ils prirent leur petit déjeuner en silence, puis toujours sans un mot, Roger mit son manteau et sortit. La canicule était passée. Un vilain petit vent prenait à la gorge ceux qui s’étaient habillés aussi légèrement que la veille. La lumière était dure et pâle.

Roger se rendit chez son ancien patron. “Félicitations, mon garçon. Heureux de t’accueillir chez moi. Tu étais mon meilleur ouvrier. Je suis sûr que tu feras un excellent contremaître, et plus tard, qui sait ? On pourrait devenir partenaires. Tu verras : la vie va vite être à nouveau normale.”

“Merci Monsieur. Je peux vous assurer qu’en fait, elle l’est déjà.»

En rentrant chez lui, Roger fit un détour par le cimetière. Il avança lentement parmi les tombes et s'arrêta devant celle de Martina. C'était un emplacement tout simple dont la bordure en pierre blanche commençait à tourner au gris. Retirant son anneau de mariage, il l'inséra entre la stèle et les graviers.